

José Saramago, mage des mots

Louis Jolicoeur

Numéro 54, décembre 1993, janvier–février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, L. (1993). José Saramago, mage des mots. *Nuit blanche*, (54), 62–64.



José Saramago

photo: Ulf Andersen / Gamma Seuil

José Saramago, mage des mots

Il est près de minuit et l'air, figé dans une chaleur sèche, sent le thym et le poisson. Nous sommes sur une petite île, au milieu d'un lac, dont la masse noire et silencieuse ne laisse deviner sa présence que par les lumières ocre qui scintillent faiblement sur la rive en face de nous. En cette nuit sans lune, tendue et comme arrêtée, étirée dans le temps, le lac me paraît évoquer quelque cratère de volcan — ce qu'il est sans doute, d'ailleurs — sur le point de faire éruption. La tension ambiante se trouve en outre accrue par l'étrangeté de l'endroit que nous venons d'atteindre au prix d'une randonnée peu ordinaire.

Nous sommes d'abord montés sur une barque longue et plate, de laquelle deux journalistes hilares, bien imbibés de tequila, sont aussitôt tombés pour y remonter peu après, brusquement des-soufflés et silencieux; après une demi-heure de lent clapotis, nous avons ensuite accosté le long d'un vieux quai de bois, puis traversé un minuscule village, le seul de ce coin de terre en apparence abandonné des dieux et des hommes, à cette heure du moins, et

même du vent, des arbres et peut-être aussi des oiseaux, cela nous ne le saurons qu'au matin, et auquel seuls quelques chiens jaunes, projetant leurs ombres maigres sur la terre séchée des maisons assoupies, donnent un semblant de vie; enfin, attirés par quelque force inconnue, à travers épines et rochers, nous avons entrepris de monter jusqu'à ce qui, de la place centrale du village, semblait être une clairière parsemée de sombres monuments de pierre.

Une fois terminée l'ascension, au cours de laquelle, plongés dans l'obscurité, nous sommes restés muets, pénétrés de quelque étrange pressentiment, nous nous sommes retrouvés à l'orée de la clairière.

De ce drôle d'endroit où nous ne savons encore trop que faire, nous scrutons l'horizon. L'impression est tout à fait saisissante. Tout en bas, près de la place du village: quelques lumières que nous n'avons pas vues plus tôt, qui viennent peut-être de s'allumer;

au loin : le petit port d'où nous sommes partis, il y a plusieurs heures, me semble-t-il ; au milieu du lac, surgissant brusquement dieu sait d'où : des barques de pêcheurs, bordées de fanaux, dont les filets et les voiles déployés forment d'immenses papillons aux mouvements lents et mystérieux.

La région que nous surplombons ainsi est reconnue pour ces bateaux-papillons, m'explique l'un de nos journalistes, toujours à moitié trempé mais redevenu bavard. Et le poisson qu'on pêche dans ces eaux est unique au monde ; il atteint des prix astronomiques au Japon, continue-t-il — la mention du Japon ne laissant pas de nous paraître assez fantastique dans ce bout du monde qui nous tient stupéfaits et silencieux depuis plus d'une heure. Le poisson, qui porte le simple nom de poisson blanc, est effectivement délicieux, comme nous allons le découvrir dès le lendemain, au dîner offert par le gouverneur de l'état de Michoacán. Quant au lac, c'est celui de Pátzcuaro, en plein cœur du Mexique. Et si nous nous y trouvons en cette étrange nuit de novembre, c'est que nous y avons été invités par les organisateurs de la Rencontre internationale d'écrivains qui nous réunit tous dans la ville historique de Morelia, à cent kilomètres au nord, et que nous nous sommes attardés quelque peu en route et dans les bars de Pátzcuaro. Si bien que la visite pittoresque prévue pour le milieu de l'après-midi, que les organisateurs ont décidé de maintenir au programme malgré l'heure tardive pour les téméraires en mal d'aventure, s'est transformée en une formidable expérience nocturne.

L'étrangeté, son élément ?

Parmi les écrivains de la rencontre, venus tant du Mexique que du reste des Amériques, d'Europe et d'Égypte, se trouve José Saramago, l'écrivain portugais de l'heure, le nouveau Pessoa, selon certains, le plus latino-américain des écrivains européens, pour d'autres, un extraordinaire joueur de mots, me suis-je dit à mon tour, en lisant son dernier roman, *Histoire du siège de Lisbonne*. Or, José Saramago, vite baptisé Saramagico par quelques collègues mexicains fascinés eux aussi par la magie qu'insuffle notre ami portugais aux mots et aux choses, se trouve précisément à cette heure en train de monologuer d'étrange manière.

Tantôt en français, tantôt en espagnol, ou dans sa langue douce et chuintante, notre compagnon, du haut

de cette île perdue du lac de Pátzcuaro, dont on me dit qu'elle s'appelle Janitzio, José Saramago, donc, monologue. Tandis que nous nous demandons si les autres n'ont pas bien fait de rester sagement à Pátzcuaro à boire leur tequila et que nous sommes toujours muets de stupeur devant l'étalement d'étrangetés qui nous environnent : le village désert, le lac noir, les bateaux-papillons, les scintillements de lumière sur la rive au loin, et surtout les monuments érigés ici et là autour de nous, José Saramago, lui, a déjà compris que nous nous trouvions au milieu du cimetière du village, un cimetière précolombien certainement, encore que toujours utilisé, comme en témoigne, devant lui, un monticule de terre fraîche. Et alors que notre émoi va s'amplifiant, nous avons tout à coup le sentiment curieux que notre ami n'est pas en train de monologuer, mais bien de dialoguer.

Au bout d'un moment, en effet, nous constatons qu'il ne se parle pas à lui-même, comme cela nous est apparu être son habitude depuis que nous avons fait sa connaissance il y a deux jours à Morelia. Le ton est différent, les gestes, l'emphase, le sourire. Nul doute, il s'agit d'autre chose. Et subitement, nous comprenons... La clairière, les monuments, l'impression étrange dans cette nuit opaque : José Saramago bavarde avec les morts !

L'épisode nous amuse plus qu'il ne nous étonne, et détend même quelque peu l'atmosphère. Notre ami n'étant pas du genre pompeux, ses confidences *tombales* sont ma foi bien légères et assez sympathiques en ce lieu. Nous voulons nous joindre à lui, entrer dans le jeu, mais survient un élément nouveau : d'un bosquet situé juste à notre gauche surgit une bête qui nous paraît aussitôt énorme dans l'obscurité, qui halète bruyamment, grogne et gratte le sol, puis fonce sur nous.

Cris, exclamations, débandade. Nous courons dans toutes les directions, trébuchant, tentant de repérer la bête au son, chacun se retrouvant à une extrémité du cimetière, sur le quivive, scrutant la nuit afin de saisir ce qui vient de se passer. Nous entendons toujours la bête, qui nous paraît cependant s'être immobilisée, et nettement adoucie. Je consulte du regard un écrivain vénézuélien qui se trouve juste à mes côtés ; nous décidons de nous approcher, nous revenons près du bosquet, et... qu'y trouvons-nous ? José Saramago, debout les mains dans les poches, en train de converser avec un immense cochon sauvage en arrêt à moins d'un mètre de lui, museau dressé, aussi droit que les stèles du cime-

tière, nous semble-t-il, devant la silhouette goguenarde de son interlocuteur. « Cet homme est magicien ! », s'exclame le Vénézuélien.

« Certains auteurs, peut-être en raison d'une conviction acquise ou à cause d'une complexion spirituelle naturellement peu encline à une questionnement patient, ont horreur de l'évidence que n'est pas toujours linéaire et explicite la relation entre ce que nous appelons cause et ce que, parce que cela intervient ensuite, nous appelons effet. »

Histoire du siège de Lisbonne, p. 111.

Ou la magie ?

Magicien de l'écriture, cela est certain. José Saramago joue avec les mots, jongle avec eux, les étire, les contracte, les triture, les transforme, au point de leur donner une couleur nouvelle, une force et une légèreté à la fois, créant chez ses auditeurs et lecteurs l'impression que nous entrons dans quelque somptueuse cathédrale, entraînés pourtant par un rythme, un souffle, une désinvolture qui rappellent l'atmosphère des fêtes de village de son pays.

En fait, écouter José Saramago, le lire, me semble-t-il désormais, c'est comme se promener dans les rues de l'Alfama, le vieux quartier de Lisbonne, y voir les enfants courir, jouer, crier, y croiser des femmes vêtues de noir, aux pleurs contenus, aux gestes rares, des hommes affables et bavards, d'autres mystérieux et taciturnes, et enfin les retrouver tous, le soir, dans une boîte de fado, fixant le mur, plongés dans d'invraisemblables nostalgies, refusant tout son qui ne soient ceux de la guitare, de la voix en poignard de la chanteuse, de cette femme grande et brune, certainement, sans âge, qui semble monologuer mais qui dialogue plutôt, elle aussi, avec eux, là tout autour d'elle, comme blottis dans leurs souvenirs, et avec leurs âmes aussi, peut-être bien, comme si elle les atteignait déjà dans leur mort à venir.

Nul doute, me dis-je ainsi en évoquant son pays : José Saramago, c'est l'incarnation même du Portugal. Et pourtant, à le voir converser avec le cochon sauvage, à le sentir si attachant et bouleversant pour nous tous ici, si près des mots et des choses, avec aussi cette façon de s'en éloigner soudain pour mieux les saisir et les exprimer, par cet humour surnois et complice à la fois, le tragique si près du désopilant, la métaphore omniprésente qui dé-

douane à jamais la frontière entre le réel et l'imaginaire, c'est aussi l'écrivain universel par essence. Et par cette double allégeance, me dis-je enfin, José Saramago appartient non seulement à la Nouvelle histoire, comme l'ont souvent dit les critiques de ses derniers romans, mais à ce qu'il nous faudrait bien appeler un nouvel humanisme.

«Il devrait suffire de prononcer le nom de quelqu'un puis d'attendre le reste de la vie pour savoir qui est celui que ce nom recouvre, si tant est que nous le sachions jamais car être n'est pas avoir été, avoir été n'est pas devenir, mais la coutume est autre, qui furent ses parents, où est-elle née, quel âge a-t-elle, et de la sorte on croit en savoir plus, parfois même on croit tout savoir.»

Le Dieu manchot, p. 112.

Il faut lire *Histoire du siège de Lisbonne*, *Le radeau de pierre*, *L'année de la mort de Ricardo Reis*, *Le Dieu manchot*, romans doux et vifs à la fois, où l'absurde alterne avec l'Histoire, où le mouvement des phrases, des personnages et des narrateurs crée d'inimaginables ballets, où, enfin, le lecteur se sent transporté dans des mondes à sa portée, dont il voit les rouages et les détours, mais auxquels

il se sent malgré tout extérieur, éternel témoin, ballotté par les rôles changeants qu'on lui fait tenir et que se voient attribuer les personnages et les narrateurs eux-mêmes.

Il faut voir comment, ici et là, l'écrivain s'approche inopinément de son texte, à la Kundera, ou à la Calvino, mais non pas dans le but d'élaborer le fondement philosophique du propos, plutôt pour éclairer l'organisation même du récit, ou traduire les impressions que celui-ci provoque chez le narrateur, ou parce qu'il a soudain senti le

«Jésus ne trouva pas de travail mais il eut ce à quoi il aurait dû s'attendre, des ricanements, des moqueries et des insultes, et réellement cela n'avait rien d'étonnant, un homme, à peine plus qu'un adolescent, vivre avec la Marie de Magdala, cette dévergondée, Dans quelques jours à peine on te verra assis à la porte, attendant que le client sorte. Jésus supporta les quolibets deux semaines, mais après il dit à Marie, Je m'en vais d'ici, Où iras-tu, Au bord de la mer. Ils partirent de bon matin, les habitants de Magdala n'arrivèrent pas à temps pour s'emparer de quoi que ce soit dans la maison qui brûlait.

L'Évangile selon Jésus-Christ, p. 265.

besoin de s'adresser au lecteur. Il faut aussi reconnaître cet art, qui rappelle certes le maître Pessoa, de passer du présent au passé, de la fiction à l'Histoire, d'un personnage à l'autre, d'un parallèle à un autre, du *je* au *il*, puis au *nous*, ou enfin de la narration au dialogue, sans autre ponctuation que le jeu des minuscules et des majuscules, et sans que cela ne fasse affecté, ni lourd, ni même complexe. Enfin, il faut savourer l'immense talent de José Saramago quand il raconte sans en avoir l'air, quand il décrit sans accuser le procédé descriptif, quand il suggère plutôt qu'il n'impose des impressions, des sensations, des réflexions.

Surtout, il faut prendre plaisir à imaginer l'homme qui écrit comme il parle aux tombes précolombiennes, et qui parle aux tombes précolombiennes comme il dialogue avec les cochons sauvages. ■

par Louis Jolicœur

De José Saramago, sont parus en français : *Le Dieu manchot*, [épuisé] trad. du portugais par Geneviève Leibrich, Albin Michel, 1987 ; *L'année de la mort de Ricardo Reis*, trad. du portugais par Geneviève Leibrich, Seuil, 1988 ; *Le radeau de pierre*, trad. du portugais par Geneviève Leibrich, Seuil, 1990 ; *Histoire du siège de Lisbonne*, trad. du portugais par Geneviève Leibrich, Seuil, 1992 ; *L'Évangile selon Jésus-Christ*, Seuil, 1993.

José Saramago
HISTOIRE DU SIÈGE
DE LISBONNE
Trad. du portugais
par Geneviève Leibrich
Seuil, 1992, 319 p.; 41,95 \$

Raimundo Silva est correcteur d'épreuves pour une maison d'édition à Lisbonne. Alors qu'il jette un dernier regard sur l'*Histoire du siège de Lisbonne*, quelques hésitations subsistent encore, mais il décide de ne plus rien modifier dans ce texte écrit par un historien éminent. Puis, à la dernière seconde, sous le coup d'une impulsion qu'il ne pourra jamais expliquer, il remplace un *oui* par un *non*. Contrairement à ce qui a été affirmé depuis des siècles, ce groupe de Croisés en route vers Jérusalem n'a apporté aucune aide au roi du Portugal pour reprendre possession de la ville fortifiée. Trois

lettres, un mot, et la vie du correcteur en sera toute bousculée ! Il cherchera à comprendre où et comment a pu dès lors se dérouler le siège de 1147. Il rédigera lui-même cette *autre* histoire du siège de Lisbonne. Le roman ne nous livrera, de cet événement historique qui mit fin à une présence de plus de trois siècles des Maures dans la ville, que le récit dû à l'erreur et à l'imagination d'un correcteur d'épreuves.

Le texte, dense et continu, compte plus de majuscules et de virgules que de points ! Il est farci de dialogues intégrés dans les paragraphes ; l'auteur n'identifie pas qui parle, mais le rythme des répliques, souvent très vives, suffit à guider le lecteur. Les descriptions *agrémentent* littéralement le récit tant elles sont pertinentes, précises et raffinées. Le correcteur est un homme d'expérience qui analyse, soupèse, doute, vérifie, fait des choix ; les mots jouent un rôle capital, il ne manque jamais l'occasion de le souli-

gner. Il donne place aux dictons qui, en une ligne, peuvent conclure avec autorité. Il pratique habilement la digression tout en maîtrisant le temps et l'espace ; avec une facilité surprenante, il va et vient d'une époque à l'autre, d'un lieu à l'autre, d'un niveau de réflexion à l'autre, au moyen d'une écriture abondante qui coule, ponctuée selon des règles inhabituelles. Miracle, le lecteur conquis ne s'égare jamais ! On trouve même une histoire d'amour dans ce roman déjà si dense, racontée avec finesse et émotion.

Cette lecture s'est révélée plus exigeante que d'autres, il faut lui réserver généreusement du temps. Mais quel plaisir de traverser un tel texte, dense et vaste, cohérent et surprenant, échappant à l'emprise du temps, en compagnie d'un humble correcteur d'épreuves qui, passé cinquante ans, découvre l'écriture et l'amour ! ■

Monique Grégoire